

Swatch et l’art, une histoire d’amour née dans les années 80

Collaboration Disponibles en boutique depuis le 15 janvier, les quatre montres créées avec le Guggenheim sont un succès. Retour à la genèse du projet.

Sylvie Lefebvre-Guerreiro

Dévoilé il y a moins d’un mois, le dernier chapitre du programme Swatch Art Journey nous vaut quatre montres inspirées des trésors conservés tant au Musée Guggenheim de New York qu’au sein de la collection Peggy Guggenheim à Venise. À commencer par les «Danseuses vertes et jaunes» peintes en 1903 par Edgar Degas et «Le Palais ducal vu de Saint-Georges Majeur» de Claude Monet, dont le cadran s’illumine d’orange après son exposition aux UV (et il incorpore la solution de paiement SwatchPAY!).

Suivent les modèles représentant «The Bavarian Don Giovanni» de Paul Klee, dont la fenêtre de la date change de couleur chaque jour, et «Alchimy» de Jackson Pollock, soit la montre de la série qui, pour l’heure, connaît le plus de succès. «L’aventure a débuté en 2015, lorsque les équipes du Rijksmuseum à Amsterdam sont venues voir ce que l’on proposait à la Biennale de Venise pour raconter la présence de Swatch dans l’univers de l’art, assure Carlo Giordanetti, qui supervise les partenariats entre la marque et le milieu artistique. Nous exposons une importante sélection d’artistes issus de notre résidence à Shanghai, au Swatch Art Peace Hotel, ainsi qu’une grande installation à l’intérieur de la Biennale que nous avons commandée à l’artiste portugaise Joana Vasconcelos.»

Chefs-d’œuvre prêts à porter
Les œuvres du musée étant alors toutes digitalisées, proposition fut faite à la marque horlogère d’en réinterpréter certaines, parmi les plus emblématiques. Puis tout s’est enchaîné. Un partenariat après l’autre. La collection Tyssen à Madrid, le Louvre à Paris et Abu Dhabi, les fondations Magritte et Maeght, le MAXXI à



Les quatre montres Swatch x Guggenheim s’inspirent d’œuvres de Degas, Monet, Klee et Pollock. Swatch

Rome, la Galerie des Offices, le Centre Pompidou, le TATE, le MoMA, où Swatch avait intégré la collection permanente à la fin des années 90, section design... Les plus appréciées revisitent ainsi «La nuit étoilée» de Van Gogh, «Hope, II» signé Klimt, l’autoportrait de Frida Kahlo baptisé «El Marco» ou encore l’univers de Jean-Michel Basquiat. «Nous nous sommes beaucoup amusés avec Beaubourg, poursuit notre interlocuteur. Cela nous a permis de collaborer avec l’architecte italien Renzo Piano, en 2000. Dans le hall d’entrée, nous avons installé de très grandes horloges conçues par lui et réalisées par nous.»

Cartes blanches
L’histoire d’amour entre Swatch et l’art remonte en revanche à bien plus loin. À l’année 1985:

«Nicolas G. Hayek (ndlr: fondateur du Swatch Group) avait compris que cette nouvelle montre, composée d’une matière qui n’avait jamais été utilisée en horlogerie, offrait plein d’opportunités d’expression.» Pour le lancement de la marque en France, il demande à l’artiste Kiki Picasso de créer une Swatch Art Special, la première. Une édition limitée à 140 exemplaires, tous différents les uns des autres. Fort de son immense succès, la société horlogère persiste et signe. En se tournant d’abord vers le street art. La même année, elle invite des artistes urbains d’Europe à venir exprimer leur vision du temps dans le quartier du Stadttheater de Bâle, loin des galeries d’art. L’expérience sera reproduite à Paris, Londres et ailleurs. Viendra ensuite Keith Haring, «qui n’était pas encore

une star», précise Carlo Giordanetti. Au gré de ces collaborations, Swatch s’attache toujours à alterner entre grandes figures connues à l’international et jeunes artistes qu’elle affectionne: «Ces montres sont une façon de décrocher les œuvres d’art des galeries et des musées, et de les faire rentrer dans la vie de tous les jours. Notre manière de participer à la diffusion de l’art et la culture pour tous.» S’il est question de travailler avec un artiste, ce dernier a carte blanche. La marque aime se laisser surprendre et provoquer tout autant qu’elle a elle-même l’habitude de le faire. S’il s’agit de collaborer avec un musée, la liberté d’expression se voit naturellement adoucie; il faut respecter l’esprit de l’artiste et celui du curateur qui soumet le choix des œuvres à réinterpréter. La question est: à qui le suivant?

La Fondation de la haute horlogerie au salon Inhorgenta

Munich La Fondation de la haute horlogerie sera présente à Inhorgenta, l’un des plus grands salons européens et professionnels dédiés à l’horlogerie, la joaillerie et aux pierres précieuses, qui se déroulera du 20 au 23 février. Sa proposition? Un espace culturel dédié aux montres de luxe, réunissant les marques Piaget, Bove et Oris. Mais pas que. Pensé comme un lieu de transmission, d’échange et de découverte, il offre plusieurs activités tournées autour vers les techniques artisanales du secteur que vers des perspectives d’avenir. Au menu: des ateliers gratuits d’initiation à l’horlogerie, des discussions et conférences aux thèmes variés et une exposition, «Watch Makers», conçue comme un voyage immersif et multisensoriel.

Sylvie Lefebvre-Guerreiro

Troisième édition pour le salon MAZE Art Gstaad

Foire MAZE, ou la réinvention du salon d’art, réunit à la fois les beaux-arts, la sculpture, le design, la photographie, la joaillerie et la vidéo dans des lieux prestigieux. C’est à Gstaad que l’on s’intéresse cette fois, où la troisième édition de MAZE se tiendra du 19 au 22 février. La bonne nouvelle? L’entrée est gratuite pendant tout le week-end, exception faite du vernissage VIP du 19 février auquel il faut être invité. Le concept: un format intimiste proposant une vision curatoriale qui fait correspondre les disciplines entre elles. Plus d’une grande galerie internationale sera au rendez-vous, comme Thaddaeus Ropac, Pace Gallery, Mennour, White Cube ou encore Landau Fine Art, par exemple, mais également le joaillier grec Nikos Koulis. Tous les participants ont un dénominateur commun: présenter des pièces de qualité muséale. J’ai nommé Lucio Fontana, Alberto Giacometti ou encore des manuscrits enluminés médiévaux, ainsi que des noms plus jeunes comme Monica Bonvicini, dont nous évoquons le parcours dans ces pages il y a quelques semaines. Cette prochaine édition sera aussi l’occasion de remettre le deuxième MAZE Art Award



La fameuse tente de MAZE Art Gstaad, en plein centre du village. Baptiste Janin

F.P.Journe. Un prix qui distingue un artiste présenté lors d’un salon MAZE ou d’une autre foire d’art, et dont le jury, renouvelé à chaque édition, admire le travail. La récompense étant l’acquisition d’une œuvre de l’artiste en question. Elle rejoindra une institution culturelle pour cette édition. Notons que pour cette édition, le jury est composé de Tatyana Franck, présidente de l’Alliance française à New York, Stéphanie Seidel, curatrice au Kunstmuseum de Bâle, et Maja Hoffmann, à qui l’on doit entre autres la Fondation LUMA à Arles. En 2026, le travail de l’artiste récompensé intégrera la collection du Kunstmuseum de Bâle.

Carole Kittner

Festival-Zelt, Sportzentrumstrasse 5 à Gstaad. Les 20 et 21 février de 15 h à 20 h et le 22 février de 14 h à 18 h. mazedepresents.com/salon/art-gstaad

Moses Mous, portraitiste à la lame aiguisée

Vernissage Tribe Gallery offre à l’artiste son premier show en solo en Europe.

Débarquer dans une galerie un lundi matin alors que l’exposition n’est pas encore montée est l’un des grands privilèges de notre métier. Alors, en découvrant les quelques quinzaines de toiles du jeune Moses Mous en sa présence, imaginez un peu. Il faut déjà savoir que c’est le tout premier show en solo en Europe de l’artiste camerounais né en 1995 à Maroua, au nord du pays, où il vit et travaille. Myriam Chakroun Houdrouge et Malaïka Ben Ali, les fondatrices de la galerie Tribe, ont trouvé en lui ce je-ne-sais-quoi en plus. Dans sa technique déjà. Tout est réalisé sur des toiles en denim à la lame de rasoir. Et dans sa personnalité, d’une déférence et d’une humilité plus que touchantes. Il se confie à propos de «Lumières noires», ou le noir comme seuil, la lumière comme sursaut.

Comment avez-vous décidé de vous lancer dans la peinture?
J’ai grandi dans une famille d’artisans. Mon père était militaire et cordonnier et ma maman couturière. Mes sœurs, mes frères et moi avons hérité de cette culture bien que mon père ne l’aimait pas trop. Avant de terminer mes études secondaires, j’ai passé du temps dans un atelier de sérigraphie où j’ai découvert ce métier ainsi que la calligraphie. C’était mon premier contact avec la peinture même si j’ai toujours beaucoup dessiné au crayon; des portraits, déjà très tôt. Dans cet atelier, je réalisais les visages sur les enseignes de salons de coiffure, dans la ville.

C’est là que vous avez appris à manier la lame de rasoir qui est devenue votre marque de fabrique?
Je me suis inscrit au club d’art plastique et j’ai commencé à peindre en intégrant de la sérigraphie et de la calligraphie sur mes toiles. Je travaillais mes personnages avec un stylo à l’encre

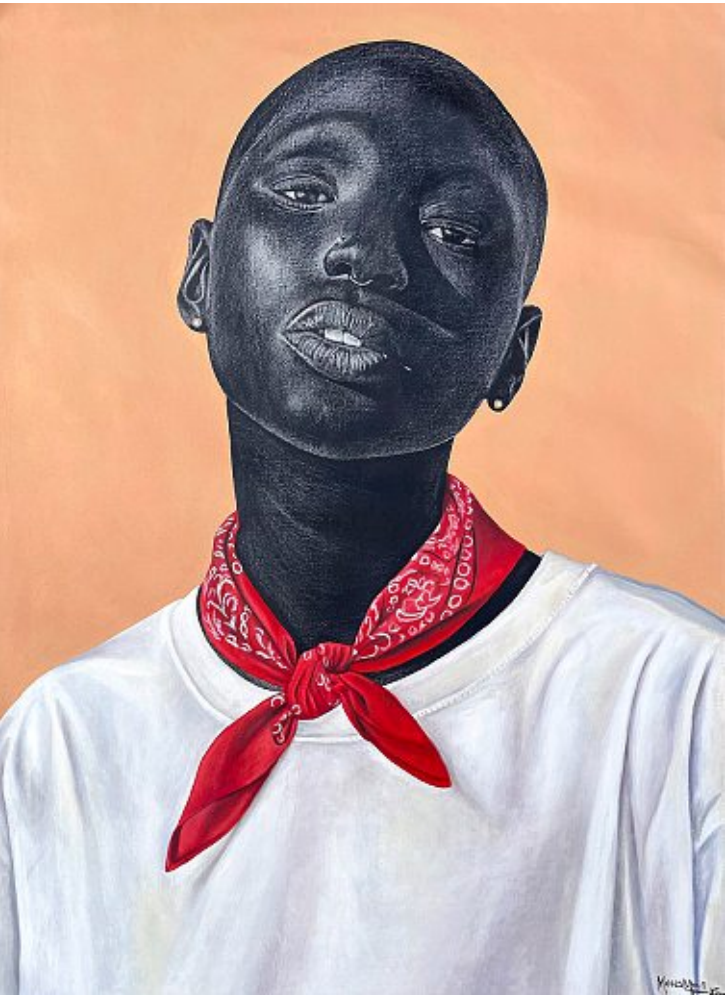
argentée qui faisait briller certains éléments. Sauf que l’on ne vendait pas ces stylos à Maroua. Je devais attendre d’être livré. Et c’est pendant ce temps d’attente que j’ai essayé d’utiliser les lames de rasoir différemment. Je maîtrisais déjà la technique mais je lui ai apporté plus de profondeur en coupant parfois la lame en plusieurs morceaux. J’en ai même oublié le fameux stylo et j’ai adopté le sgraffite. D’ailleurs, plus je progresse, moins j’utilise de peinture. Certaines de mes toiles sont uniquement réalisées au rasoir.

Pourquoi avoir intitulé cette exposition «Lumières noires»?
Lorsque Malaïka et Myriam m’ont contacté, je traversais une période difficile et j’ai réalisé combien il était important d’embrasser la noirceur, de toucher le fond pour remonter, pour aller vers la lumière. C’est souvent bien d’être dos au mur. La lumière, ne brille-t-elle pas davantage dans le noir?

Qui sont les gens dont vous brossez le portrait? Comment les choisissez-vous?
Ce sont des personnes qui m’inspirent. Parfois elles vivent à côté de chez moi, comme ce jeune garçon qui tient sa sœur dans les bras. Ils sont orphelins. Ou cette très belle femme, une amie mannequin qui vient d’avoir un bébé. Je lui ai rajouté ce bandana rouge, je trouvais que ça lui allait bien. Ou encore l’homme à la chemise en jean. C’est un garagiste dont j’ai changé un peu la tenue sans pour autant trahir les taches de cambouis. Quant à ces personnes plus âgées, il y a là un papa, voisin de mes parents, et une tante avec son piercing traditionnel.

Carole Kittner

Moses Mous, «Lumières noires». Tribe Gallery, 23, rue de Montchoisy. À voir jusqu’au 30 mars. <https://tribe-gallery.com/>



Moses Mous, «Survivor», acrylique, posca et sgraffito sur toile. DR